

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

JARDIN BEAUJON OU LA MODE.

PEUPLES pasteurs, qui habitez les chalets de la Suisse ou les gras pâturages arrosés d'eaux qui les fertilisent, vous ne savez pas ce que c'est que la guerre? à moins que quelques troubadours errans ne soient venus vous chanter les hauts faits des braves, ou qu'un brave lui-même, échappé au plomb meurtrier des combats et rentré parmi vous, ne vous les raconte dans une longue veillée d'hiver, lorsque les élémens déchaînés désolent la contrée. Plus avancé dans la civilisation, le peuple des villes prend l'humeur guerroyante. Tout est combat au milieu de lui. L'envie qui fait naître les passions, les besoins multipliés qu'il s'est créés, lui donnent le désir de vaincre et la soif de conquérir.

Qui aurait pu croire que loin de s'affliger des guerres inévitables qui naissent parmi nous, on en aurait encore imaginé de factices, et que cette manière terrible de se réjouir attirerait au jardin Beaujon une foule innombrable d'amateurs?... Et moi aussi, je suis allée voir la fête militaire... Et bien que je



m'attendisse à voir des choses extraordinaires, la réalité a de beaucoup dépassé l'idée que je m'en était faite.

Des forts, se communiquant entre eux par la descente rapide des montagnes, se trouvent commandés par un autre fort qui paraît inexpugnable. C'est sur lui que se dirige une artillerie chargée d'artifices qui enchantent l'œil par leur variété. Le bruit des bombes, du canon, des tambours; les militaires au pas de charge faisant une attaque en règle au son du fifre aigu; les cris des vainqueurs, tout offre l'image d'un combat véritable. Le drapeau anglais flotte encore, il devient l'objet de l'attaque des troupes françaises, et bientôt on y substitue celui de nos rois. Le fracas et la vérité de cette fête militaire sont faits pour piquer la curiosité. L'orgueil national s'intéresse à cette action; on crie de plaisir en voyant précipiter les ennemis en bas de la redoute; on répète les cris de victoire, et l'on comprend alors cette joie si contraire à la pitié, cet enivrement que donne le succès.

L'orchestre de COLLINET, les ombres d'une fantasmagorie parcourant les détours du jardin, ainsi qu'une devineresse, se partagent l'honneur de varier la soirée.

Les toilettes fraîches et élégantes, beaucoup d'équipages; une belle illumination; *on y étouffe*; en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer la vogue aux montagnes françaises.

Les chapeaux de paille nous ont paru les plus nombreux; les reines-marguerites commencent à entrer en possession de leurs droits d'automne. Beaucoup de robes blanches, toujours garnies de ruches, de crevés, d'entre-deux: ce qui prouve qu'on ne fait plus rien de nouveau et qu'on achève les modes de l'été. Un chapeau orné de crêpe ponceau, écharpe pareille autour du col, glands en acier, porté par une femme fort grande, a fixé l'attention; mais c'est encore là une de ces nombreuses fantaisies dont on parle sans la recommander. Les schalls commencent à reprendre leur faveur. Ceux des Indes ont toujours la préférence: les dessins en varient selon le goût et la fortune des personnes.

VOYAGE EN ITALIE.

(Suite.)

« DE même que lorsque l'on contemple les traits de la beauté qui n'est plus, nous frémissons en apercevant les bords enchanteurs de la Grèce , car le principe qui vivifiait ces lieux a disparu ». Combien de fois n'ai-je pas répété cette pensée de lord Byron en parcourant les campagnes de Lérici. La nature les a parées de ses plus beaux atours , mais l'homme dégradé semble profaner les sol qu'il soule aux pieds. Ils ne sont plus les jours où les Romains tremblaient à votre approche. Qu'est devenu le tems où vous formiez l'élite de la troupe de braves que Doria guidait à la victoire ? Personne ne me répond. Les descendans des héros ignorent même le nom des exploits qui illustrèrent leurs pères. Cependant vos traits expriment encore une noble audace ; mais depuis long-tems ce sentiment a fait place, en vous, à une lâche pusillanimité ; vos femmes partagent la bassesse de vos cœurs et même cet instinct commun à tous les êtres, depuis la brute jusqu'à l'homme, l'amour de leurs enfans, leur est inconnu. Pourtant vous paraissez si belles ! Les grâces semblent avoir présidé à la forme du corsage qui ceint le contour de vos tailles ; on croirait qu'elles ont tressé ces fleurs que vous entremêlez à vos cheveux d'ébène et qui dans vos mouvemens vous font ressembler à un brillant parterre qu'agitent les zéphyrs ; mais tous vos charmes ne peuvent remplacer les vertus dont le pouvoir est bien plus puissant encore que celui qui entoure la beauté ; pendant que vous composez les nœuds qui doivent former votre parure, vos enfans privés de vêtemens, souvent même de pain, errent dans les rues et implorent la pitié du voyageur. En voyant leur teint hâve, leurs joues creuses, on s' imagine être entouré de spectres, et partout l'aspect de ces misérables se reproduit dans ce séjour enchanté.

Je communiquais ces réflexions au signor Giovanni, qui était devenu mon guide dans toutes mes promenades. La plupart du tems il m'écoutait d'un air ébahi, et ne concevait pas ce que pouvaient signifier mes grands mots. Ce n'était que

lorsque je m'entretenais avec lui des événemens qui ont eu lieu dans la contrée, que je pouvais obtenir une réponse satisfaisante. Sur ce point, il m'était précieux et je le regardais comme une véritable statistique ambulante.

De tous les sites charmans qui entourent Lerici, celui vers lequel j'aimais le plus à me diriger, était le promontoire de Maralunga, qui de ce côté commande l'entrée du golfe de la Spezia. Le chemin qui y conduit est taillé dans le roc. Des maisons qui paraissent suspendues sur l'abîme, sont bâties sur les flancs glissans de la pierre. On croirait que la moindre commotion doit les faire écrouler sur vos têtes. Delà on pénètre dans une forêt d'oliviers qui s'étend jusqu'à Maralunga; alors le sentier que l'on suit vous mène à travers une clairière où quelques myrtes et quelques genets fleurissent parmi d'énormes blocs de granit; la mer est à vos pieds, elle mugit sous un ancre que les vagues ont creusé dans un rocher qui forme l'extrémité du promontoire. Les tours abandonnées d'un monastère s'élèvent au-dessus de ce gouffre. Je m'asseyais souvent au sein de cette solitude agreste, et mes yeux ainsi que mes pensées se dirigeaient vers le monastère que mon imagination se plaisait à peupler d'êtres fantastiques. Le signor Giovanni ne cessait de me faire le récit de tous les débarquemens de corsaires qui y avaient eu lieu, sans me faire grâce de la moindre circonstance; s'apercevant que je commençais à ne plus goûter son érudition, il me raconta l'anecdote suivante :

Les murs de ce couvent n'ont pas été toujours aussi tristes qu'ils le sont maintenant; avant l'époque où une nation voisine osa faire briller le feu du canon, là où on n'avait jamais aperçu que la lumière des cierges, (il faut que vous sachiez que les Français y avaient établi une batterie), des frères de l'ordre de Saint-François y menaient une paisible existence. Il n'y avait pas une bonne ame, à quelques milles à la ronde, qui ne vint de tems en tems retremper sa conscience aux pieuses doctrines des moines. Lorsque notre malheureux pays n'avait point encore perdu sa splendeur et que des nobles familles l'habitaient, les dames de distinction n'avaient point d'autre directeur que l'abbé de Maralunga. Vers le commencement du siècle dernier, la jeune marquise B... se faisait remarquer par sa beauté : la vierge de Raphaël n'avait point,

dit-on, un visage plus parfait ; sainte Madeleine aurait porté envie à la longueur de ses cheveux noirs, et les yeux de sainte Cécile même n'avaient pas une expression plus touchante. Ses charmes ne furent que trop funestes. Un jeune étranger, le Duc de S. . . , attiré comme vous par la beauté de ces lieux, parcourait lentement ce sentier, lorsqu'il vit passer la marquise qui sortait du couvent où elle venait de se confesser. Son cœur ne put lui refuser le tribut d'admiration qu'elle ne manquait jamais d'exciter. Le lendemain le duc se rendit encore au promontoire, et cette fois, moins pour contempler le paysage que dans l'espoir d'entrevoir la marquise. Celle-ci, suivant son habitude, était venue au salut, mais le soir elle était demeurée au convent plus de que coutume, et les ombres s'étendaient déjà sur la terre lorsqu'elle le quitta. Le duc était resté parmi ces buissons qui croissent près de nous ; il entend le bruit de ses pas, il la distingue à la blancheur de ses vêtemens ; l'attente n'a fait qu'irriter le désir qu'il a de s'approcher d'elle ; il tient une branche de myrte ; il ose l'offrir ; elle est acceptée, mais il ne se retire point sans imprimer un baiser sur cette main qui vient de recevoir ses dons. Un monstre, un jaloux veillait près de là, le frère du marquis de B. . . , furieux de n'avoir jamais pu parvenir à toucher sa belle-sœur, épiait toutes ses démarches. Cette faveur qu'il vient de voir accorder à un étranger, faveur qui lui a toujours été refusée, l'enflamme de courroux : il vole chez le marquis : Mon frère, dit-il, une perfide vous a déshonoré ; mais il ne vous appartient pas de venger votre injure, vous êtes père, c'est moi qui doit tremper mes mains dans le sang du coupable. Le jour suivant le duc n'existait plus : le poignard d'un traître avait su trouver le chemin de son cœur, parmi ces mêmes buissons où il se livrait à l'espérance.

LA PÉLERINE.

NÉCROLOGIE.

ON reproche aux journaux de n'avoir pas jeté quelques fleurs sur la tombe d'une femme dont le plus grand mérite est d'avoir su allier le talent à la modestie. Nous serions bien plus coupables que MM. les journalistes, si nous n'exprimions pas les regrets que nous causent la mort de madame Luchbald,

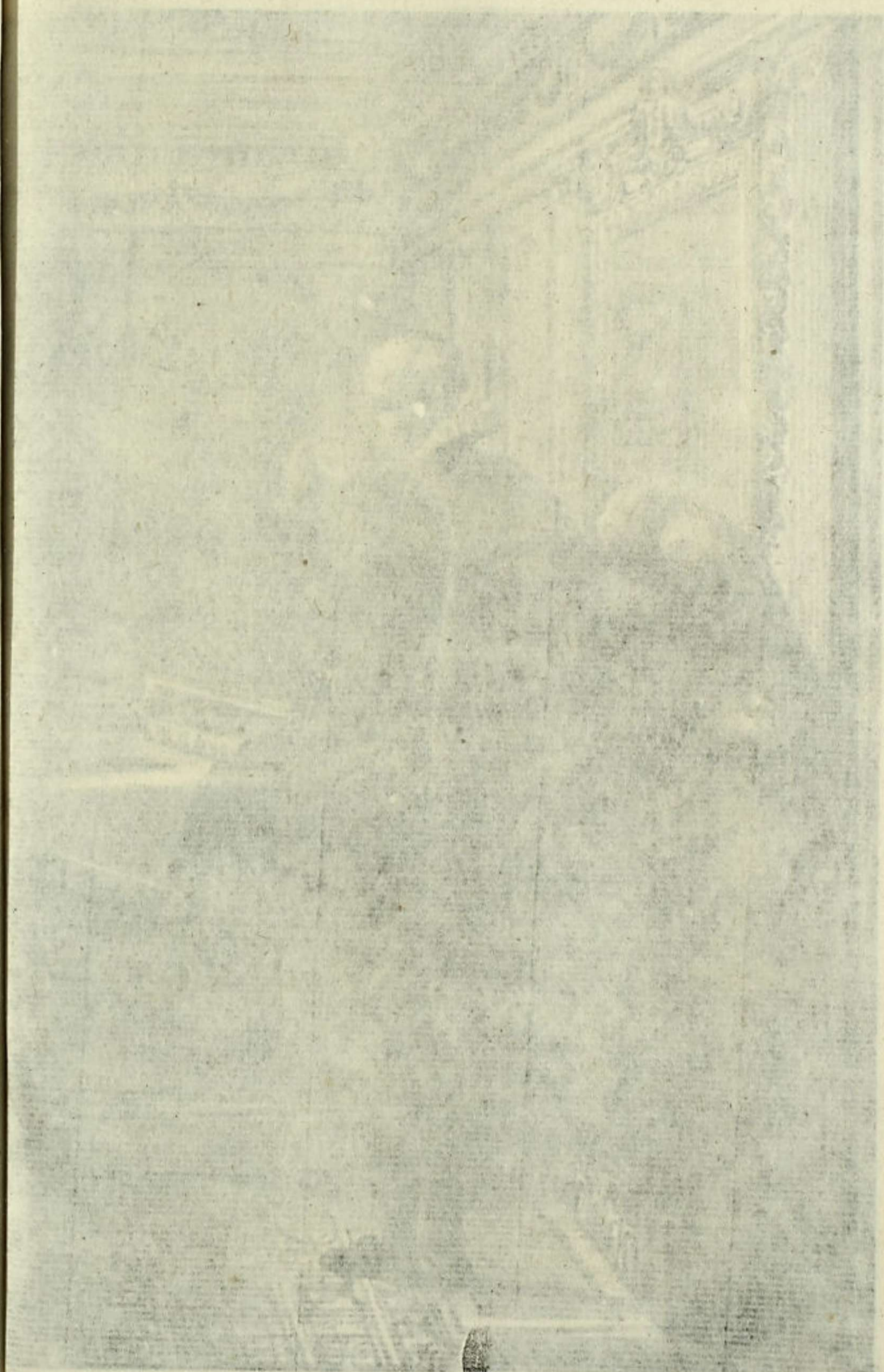
dont l'esprit et les qualités aimables honoraient notre sexe. Madame Inchbald ne peut être oubliée par nous ; elle ne peut l'être par ceux qui auront lu ses deux jolis romans, seules productions de sa plume facile, élégante et gracieuse. L'ouvrage de madame Inchbald, intitulé *Simple histoire*, est un vrai chef-d'œuvre de simplicité, de naturel et de goût. Peut-être n'y trouve-t-on pas des pensées qui vous frappent, mais on est forcé de penser après l'avoir lu, et le plus grand avantage que l'on puisse retirer d'un roman, c'est d'être conduit à réfléchir sur soi-même après l'avoir parcouru. Ce roman n'offre, il est vrai, aucun événement remarquable, mais chaque incident attache et soutient l'intérêt qu'on éprouve; on n'y voit pas de sentimens héroïques, mais aussi on n'y voit pas de vices monstrueux ; l'homme est peint tel qu'il est, avec ses vertus et ses faiblesses ; partout on y trouve la vérité du cœur humain ; quelques grandes qualités obscurcies par de grands défauts.

Madame Inchbald a été citée comme un modèle de décence et de bonnes mœurs : ce qui donne encore plus de prix à l'estime qu'elle a su se mériter, c'est que sa réputation d'actrice célèbre, jointe aux autres avantages qu'elle possédait, la mettait sans cesse en butte à tous les genres de séduction, et cependant les plus austères censeurs n'ont pu trouver un léger reproche à faire à sa conduite.

DONATINE T.

LE DUC DE SULLY.

Le dessin qui est joint à ce numéro est emprunté d'un tableau que nous devons au pinceau gracieux de M^{lle} Rogniers. représente le duc de Sully, offrant un tribut de regrets à la mémoire du maître qu'il servit avec tant d'affection. Tout ce qui nous rappelle Henri IV ne peut manquer d'intéresser, et s'il est quelques-unes de nos abonnées qui ne trouvent point de charmes à voir retracer les traits du grave conseiller du Bearnois, nous espérons qu'elles lui feront un accueil favorable grâce à *l'illustre diable à quatre* qui savait soumettre un cœur rebelle aussi promptement qu'une province révoltée. Sully ne possédait pas également le même pouvoir ; mais s'il ne parvint pas ainsi que son ami à mériter l'amour des belles, du moins obtint-il



del Sr. D. C. de la...

Salto de agua en el puente de Hierro en...

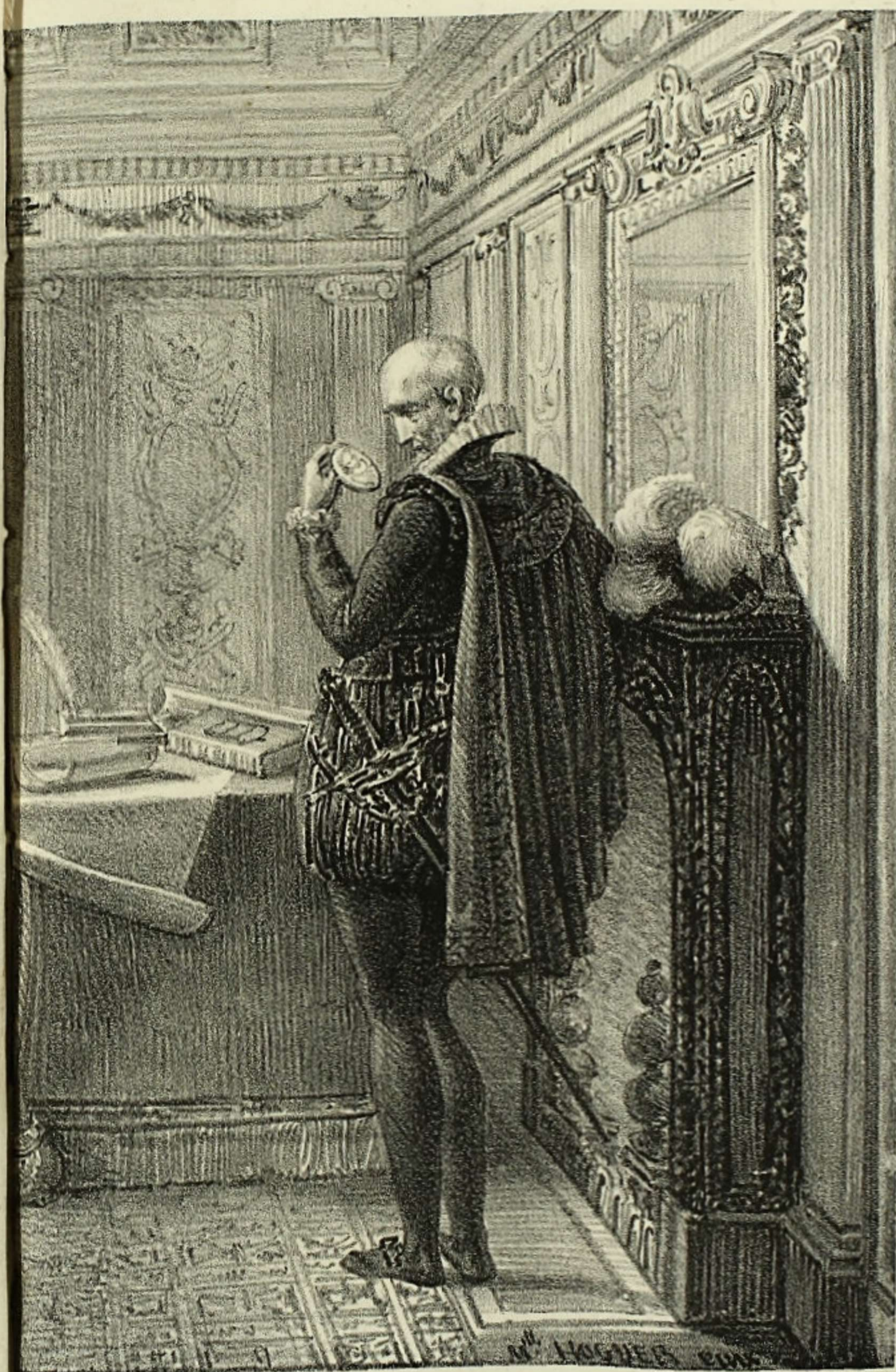
dont l'esprit et les qualités aimables honoraient notre sexe. Madame Inchbald ne peut être oubliée par nous ; elle ne peut l'être par ceux qui auront lu ses deux jolis romans, seules productions de sa plume facile, élégante, et gracieuse. L'ouvrage de madame Inchbald, intitulé *Simple histoire*, est un vrai chef d'œuvre de simplicité, de naturel et de goût. Peut-être n'y trouve-t-on pas des pensées qui vous frappent, mais on est forcé de penser après l'avoir lu, et le plus grand avantage que l'on puisse retirer d'un roman, c'est d'être conduit à réfléchir sur soi-même après l'avoir parcouru. Ce roman n'offre, il est vrai, aucun événement remarquable, mais chaque incident attache et soutient l'intérêt qu'on éprouve; on n'y voit pas de sentimens héroïques, mais aussi on n'y voit pas de vices monstrueux; l'homme est peint tel qu'il est, avec ses vertus et ses faiblesses; partout on y trouve la vérité du cœur humain; quelques grandes qualités obscurcies par de grands défauts.

Madame Inchbald a été citée comme un modèle de décence et de bonnes mœurs: ce qui donne encore plus de prix à l'estime qu'elle a su se mériter, c'est que sa réputation d'auteur célèbre, jointe aux autres avantages qu'elle possédait, la mettait sans cesse en lutte avec tous les genres de séduction, et cependant les plus astucieux tentateurs n'ont pu trouver un léger reproche à faire à sa conduite.

DONATINE T.

LE DUC DE SULLY.

Le dessin qui est joint à ce numéro est emprunté d'un tableau que nous devons au pinceau gracieux de M^{lle} Rognera, représente le duc de Sully, offrant un tribut de regrets à la mémoire du maître qu'il servit avec tant d'affection. Tout ce qui nous rappelle Henri IV ne peut manquer d'intéresser, et s'il est quelques-unes de nos abonnées qui ne trouvent point de charmes à voir retracer les traits du grand conseiller du Beau-nôis, nous espérons qu'elles lui feront un accueil favorable grâce à l'*illustre diable à quatre* qui avait montré un cœur rebelle aussi promptement qu'une province rebelle. Sully ne possédait pas également le même pouvoir, mais s'il ne parvint pas ainsi que son ami à mériter l'amour des belles, du moins obtint-il



Jacob del.

Litho. de C. Motte.

Sully contemplant le portrait de Henri IV.



celui du peuple. Son ame n'était point inaccessible à de doux sentimens. S'il se montra inexorable pour la tendre Gabrielle, il n'était point insensible aux attraits de mademoiselle de Courtenay, sa première femme. « Ce qu'on doit de tendresse à une » épouse aimable, dit-il dans ses mémoires, me retint chez moi à Rosny pendant cette année 1584 entière dans les occupations, les exercices et les divertissemens de la campagne ! Autre genre de vie qui ne m'était pas moins nouveau. » La douleur que sa mort lui fit éprouver, fut aussi très-vive : il employa un mois entier à la pleurer, et certes ce deuil sera loin de paraître court lorsqu'on saura que ce tems était dérobé à la gloire et au service du roi, et surtout en le comparant à certains désespoirs modernes.

Étant protestant, Sully ne pouvait être admis à porter aucun ordre du royaume : mais il remplaçait ces marques de dignité par le portrait de Henry, qui ne quittait point sa poitrine. Il est représenté dans la gravure contemplant ces traits chéris. On le suppose dans un cabinet de l'Arsenal, où l'on voit encore aujourd'hui une partie des ornemens dont il était décoré à cette époque. Nous avons déjà dit que le tableau auquel nous devons ce dessin est l'ouvrage d'une femme. La hardiesse de la conception, la beauté du coloris, le fini des détails ne peuvent manquer de lui attirer l'admiration des connaisseurs.

ADÈLE B.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Chose extraordinaire on donnait le *Médecin malgré lui*, et les personnes qui occupaient les premières loges sont restées à la représentation ; elles ont ri ; elles ont même applaudi Molière, Molière qu'on a eu l'impudence de siffler, l'hiver passé. A quoi attribuer cette anomalie ? Qui sait ? peut-être, à la manière dont la pièce était montée : il est vrai que si Monrose ou Cartigny se fussent chargés du rôle de Sganarelle, la pièce eût été jouée avec un ensemble parfait ; cependant nous devons dire que Faure a fait quelques progrès, si cet acteur ne sacrifiait pas aussi souvent au dieu du mauvais goût, il serait apprécié du public ; on lui trouve du zèle et de l'intelligence.

La comédie française a fait une très-bonne acquisition en s'associant Grandville. Je mets en fait qu'il est difficile de jouer avec plus d'esprit et plus de tact qu'il ne le fait les rôles de pères nobles, et de même les Orontès, les Gêrontes, les Arnolphes, pères tout-à-fait roturiers. — Grandville est engagé pour jouer les financiers, et il n'a pas pu encore parvenir à aborder Turcaret. . . . ; il sera peut-être un jour sociétaire et chef d'emploi. . . . espérons.

S'il est vrai, comme quelques journaux l'on déjà dit, que mademoiselle Wenzel entre au Gymnase, c'est donc sans doute pour nous donner des regrets qu'elle a joué avec tant de naturel et de bon ton son petit rôle dans le *Médecin malgré lui*. Nous reviendrons sur le mérite de mademoiselle Wenzel, et nous prouverons, j'espère, que l'espoir de la comédie française se fondant sur elle et sur mademoiselle Devin, on pouvait au moins les garder toutes deux. Au reste, peut-être, le comité a-t-il envoyé des commissaires extraordinaires au petit théâtre de la rue Chantier, et peut-être ont ils eu le bon esprit d'y remarquer une madame Isidore jeune et jolie femme qui se fait applaudir, à juste titre, dans les comédies et les tragédies. Il y a peu de jours, qu'elle a paru dans le rôle principal des *Fausse infidélités*, de manière à faire regretter de ne la pas voir souvent au premier Théâtre-Français.

C'est pour le 15 septembre, que les frères Franconi font leur rentrée; que la Porte-Saint-Martin annonce son *Doge de Venise*, et que M^{me}. Mainvielle Fodor, malheureusement pour tous les théâtres de Paris, va assurer le succès *della Gazza ladra*.

Gontier a fait cette semaine sa rentrée au Gymnase; mais le grand faiseur du Gymnase n'a pas encore fait de pièce pour Gontier.

Que mademoiselle Fleuret, qui a débuté à ce théâtre, joue souvent la comédie; qu'elle laisse de côté le vaudeville, et le public et mademoiselle Fleuret y gagneront.

Il est à craindre que *la Solitaire* ne soit pas la privilégiée de la rue de Chartres. On veut encore voir *un Jour à Rome*, joli vaudeville arrêté par le départ de Philippe.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

